



Transcription intégrale de l'émission N° 7

« L'Art »

Jingle de présentation.

Présentateur :

TA TA PUME une expression familière quand un grec rencontre un compatriote, pour lui dire « on va se parler ». C'est le titre que nous avons choisi pour cette série d'émissions que nous vous proposons à l'occasion de l'année Européenne consacrée au dialogue interculturel Dans ce nouveau numéro, nous allons parler de l'art. La musique, la danse, le cinéma, la littérature sont d'importants véhicules d'échanges, d'apprentissage réciproque, qui développent les formes d'expression, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre. Les artistes recherchent bien souvent ces échanges et peut-être des collaborations fructueuses, comme l'expliquait le réalisateur et scénariste italien Francesco Rosi, il y a quelques années au micro de fréquence 7 à Aubenas, en Ardèche, lors des rencontres des Cinémas d'Europe. Francesco Rosi a notamment réalisé « Main basse sur la ville », « Lucky Luciano », « Chronique d'une mort annoncée » ou bien encore « La Trêve ».

Francesco Rosi :

Je pense que pour connaître l'histoire de l'Europe et du monde, il faut vraiment intensifier les possibilités de communication du cinéma européen, il faut reprendre les co- productions. Moi, presque tous mes films, je les ai faits en co-production soit avec l'Espagne, soit avec la France mais c'étaient des films en co-production. Les co-productions entre la France et l'Italie sont très rares. A l'époque, on ne faisait que des co-productions. Qu'est-ce que ça veut dire la co-production ? La co-production c'est un échange de talent, un échange financier, un échange de techniques et donc si l'Europe veut vraiment constituer une réalité culturelle elle doit reprendre cette possibilité d'intercommunication et de travail issue de la participation de tous les pays de l'Europe. Qu'est-ce qu'il faut faire pour ça ? D'abord je pense qu'il faut se préoccuper de la distribution du film européen en Europe. Maintenant, il devient de plus en plus difficile de voir un film polonais en Italie ou voir un film italien en France. Quant aux films espagnols, on voit Almodovar, mais les autres ? Que filment

ils ? Les films allemands, on ne les voit pas, parce que la distribution des films en Europe est occupée par les grandes compagnies de cinéma de distribution qui, comme nous le savons, sont les majors compagnies américaines. Or le problème, ce n'est pas de lutter pour éviter que les films américains n'arrivent, le problème c'est de créer la concurrence, de créer la possibilité de distribution qui puisse permettre à l'Europe, aux européens de voir les films européens, il faut harmoniser les différentes lois des différents pays, les harmoniser pour créer la possibilité de travailler ensemble et d'essayer de trouver la façon de créer là une distribution européenne, et la distribution européenne implique aussi les lieux physiques pour pouvoir voir les films.

Présentateur :

La Compagnie Transe Express est née au début des années 80, fondée par Brigitte Burdin, danseuse chorégraphe, et Gilles Rhode, sculpteur. Ils ont su avec d'autres, ces pionniers des arts de la rue, imaginer le théâtre d'intervention pour mélanger avec bonheur les genres artistiques et les modes d'expression comme la musique, les arts plastiques, le cirque, la littérature, le rock ou l'art lyrique. Transe express a acquis une reconnaissance artistique et institutionnelle, elle rayonne en France et dans toute l'Europe et diffuse ses créations dans le monde entier puisque cette compagnie s'est produite dans 60 pays et sur les 5 continents.

Nous avons rencontré Gilles Rhode qui nous définit tout d'abord ce qu'est un spectacle de la Compagnie Transe express.

Gilles Rhode :

Notre plus ancien spectacle, et peut-être que les auditeurs l'ont vu puisqu'il avait été donné en 1992 pour l'ouverture des jeux olympiques d'Albertville et il va être présenté prochainement à Val d'Isère pour l'ouverture des championnats du monde de ski. Ce sont des petits musiciens, ce sont des tambours ils seront seuls, ils sont d'abord au milieu de la foule et puis ils jouent des airs qui se moquent un peu de Napoléon, donc il y a un côté soldats de plomb bien rangés qui marchent au pas, sans aide, vraiment avec « des pulses qui groove », ce n'est pas de la musique de guerre, c'est de la musique qui avance et puis à un moment donné, une fois que tout le monde les a vus passer au milieu de la foule, vous les voyez qui s'élèvent dans le ciel, ils sont sur un mobile, on pense à ces petits mobiles qu'il y a au dessus des lits des chambres d'enfant, avec les soldats de plomb suspendus, et puis on s'aperçoit que ce sont des vrais, ceux que vous avez vus au sol tout à l'heure. Le principe des mobiles de Caldère c'est que chacun est suspendu, ça tient en équilibre mais, s'il y a un peu de vent, la forme évolue d'elle-même. Et, au milieu, il y a une trapéziste, qui donne de l'élan si bien que, comme un lustre musical, on pourrait dire que le mobile se suspend au-dessus du public et tout le monde le voit bien. C'est éclairé la nuit par des faisceaux de projecteurs et souvent on réussit à accrocher des ombres sur les bâtiments si bien que la ville devient aussi partie prenante.

Gille Rhode, vous êtes l'un des créateurs de la compagnie Transe express, est-ce que vous pourriez nous présenter en quelques mots cette compagnie ?

La compagnie a été fondée il y a 27 ans par Brigitte Burdin et moi-même. L'idée, c'est un retour au théâtre de rue alors que c'était encore très balbutiant, je dis un retour parce qu'on a commencé à faire, Brigitte et moi, les cracheurs de feu, les bonimenteurs les équilibristes, toutes ces choses plus traditionnelles. Et puis, petit à

petit, on a inventé notre façon d'intervenir dans les villes nouvelles puisqu'on ne peut pas adapter les saltimbanques de jadis à notre époque actuelle. Donc, on a inventé des spectacles grand format. On se définit un peu comme des inventeurs d'imaginaire et on aime bien mêler les structures que l'on fabrique, on aime bien aussi travailler avec la musique. La musique, elle est présente tout le temps, notamment avec la percussion et aussi l'acrobatie et les prouesses, donc on mélange ces choses là. On propose des spectacles qu'on pourrait définir comme des opéras urbains qui sont maintenant demandés un peu partout dans le monde.

Vous travaillez dans différents pays, vous exportez vos spectacles, vous travaillez également avec les artistes de ces différents pays, quand on préparait l'émission, vous nous parliez d'une aventure que vous avez mise en place et que vous avez réalisée dans les années 2000.

Oui parce que c'est bien beau de faire des kilomètres, c'est trop couillon. Imaginez : faire 5 000 km, arriver là bas, planter notre matériel, jouer, (c'est ce qu'on fait), et si vous revenez le lendemain vous loupez quand même pas mal de choses. Alors l'idée est venue justement dans les années 2000 et pour célébrer l'an 2000, on s'est dit : cet événement qui va concerner au même moment tout le monde (et il y a peu de fêtes comme ça où tout le monde se sent concerné), c'est le changement de millénaire et on s'est dit qu'est-ce qui est fort partout pour déclencher la fête, c'est le tambour. Et c'est vrai, le tambour, il y en a quasiment dans toutes les traditions du monde. Voilà pourquoi on s'est donné le projet de rassembler mille joueurs de tambour et, au départ, notre idée était de le faire dans le monde mais on n'avait moins d'antennes qu'aujourd'hui sur les autres continents et on est donc resté sur la vieille Europe et on a rassemblé à Paris, sur le parvis de Beaubourg, mille joueurs de tambours qui ont joué à l'unisson pour le passage au troisième millénaire. Ça, c'était quelque chose de très fort. On a gardé cette envie et je pense que c'était un fort déclencheur, cette envie de produire des spectacles, de se mixer avec les artistes à chaque fois que c'est possible dans les endroits où on nous demande de nous produire.

Est-ce que vous avez besoin également de vous imprégner de la culture des autres pays où vous allez vous produire, on parlait de la Corée tout à l'heure, c'est exact ?

Oui c'est intéressant à tous les niveaux. C'est tout simple : si vous allez jouer du tambour français à Séoul, vous savez qu'il y a des traditions de tambour locaux qui sont géniales et donc vous leur montrez votre manière de jouer en même temps que vous apprenez leur façon de faire. On a donc envoyé des partitions et on a demandé à une équipe de musiciens de là-bas de nous envoyer des partitions et chacun a appris, a essayé d'apprendre le morceau de l'autre. Au départ on ne savait même pas comment le jouer on a donc fait une interprétation, ils ont fait aussi une interprétation du nôtre et après on a joué ensemble, sur nos tambours et eux sur les leurs, mais on jouait la partition de l'autre et je pense qu'on ne sort pas indemne d'une expérience comme celle là. Maintenant je suis sûr que dans notre façon de jouer il y a aussi cette projection de ces fameux tambours « Taiko » où tout le corps est engagé dans le geste ; on a fait la même chose, bien sûr, avec les tambours africains. On est donc à la recherche, c'est fort, de comprendre comment les autres jouent d'un instrument, c'est comme avec la langue, d'entendre parler quelqu'un, c'est fort. Et puis il y a autre chose aussi, c'est que ces artistes sont des passeurs, quand vous allez, en Espagne, (on est allé à Saragosse), j'ai notamment ce souvenir

qu'il y avait tous les tambours de traditions dans ces pays espagnols qui jouent surtout le tambour pendant la semaine sainte et il jouent toute la nuit et ils nous ont invités à cette espèce de transe religieuse mais qui est aussi très païenne, on s'est tous retrouvés les mains en sang à ânonner les mêmes rythmes qu'eux pendant trois jours et ils nous ont emmenés dans leur fêtes, c'est-à-dire que si on n'avait pas eu cette pratique avec eux, on serait beaucoup moins imprégnés de la ville. Quelque part, les musiciens, les artistes avec qui vous travaillez, ce sont aussi des passeurs, pour que vous-même en voyageant vous puissiez vivre et profitez de votre séjour.

Quand vous parlez de passeurs et que vous-même, vous êtes dans différents pays étrangers ça passe comment, ça passe par la langue ou ça passe par la musique, par le geste ?

La langue, nous, on ne l'utilise guère, parce que le théâtre de rue est surtout fait d'images et moi, je suis un sculpteur de formation devenu batteur et ces deux choses là le rythme et l'image se mélangent si bien que ce sont des choses universelles. Brigitte a ajouté la danse, le corps en mouvement, ces différentes façons de faire se complètent. Après, les mots sont importants, on échange. C'est sûr que lorsque on va à l'étranger, moi je vais souvent en repérage, chez nous, je suis celui qui y va le premier, c'est un peu le Christophe Colomb de la bande, celui qui va rencontrer les organisateurs, celui qui va rencontrer les techniciens locaux qui va discuter avec les grutiers. Nos structures célestes sont soulevées par des grues donc, c'est aussi notre collaboration avec les grutiers locaux, bien sûr, puisqu'on n'amène pas nos instruments de levage, et tout ça se mélange. Les mots sont importants, quand on ne sait pas, on utilise les gestes et puis les bars ont aussi leur importance un peu partout. Les artistes sont comme tous les voyageurs, avides de rencontres humaines.

Vous dites rencontres humaines, mais quand ils veulent vous faire passer la musique, c'est par la musique que ça passe essentiellement, pas forcément par la langue.

C'est clair que ça passe par la musique et que c'est bien qu'il y ait des traducteurs à chaque fois parce qu'il y a des petites choses à comprendre aussi, ce n'est peut être pas la première chose qu'on fait mais, au bout d'un moment on a envie de parler de soi de son pays. Quelquefois, je pense à l'île de la Réunion ou alors en Australie ou en Nouvelle Calédonie, dans toutes ces îles-là, où on n'a pas pu transporter tout notre décor, en fait on l'a construit là-bas, sur place, avec les musiciens et les techniciens, les soudeurs. On a construit les instruments, on a construit les décors, on a construit les véhicules. Souvent on a des chars aussi, on a construit ça avec eux et on les a laissés, bien sûr. On imagine volontiers qu'ils ont continué à exister dans d'autres mises en scène qu'on imagine à peine.

Vous avez un projet futur avec la région Rhône-Alpes et Shanghai ?

Oui puisque il va y avoir une exposition universelle à Shanghai pour laquelle il y a des accords de jumelage entre la région Rhône-Alpes et Shanghai. L'idée est donc d'aller produire là-bas des spectacles à l'occasion de cette exposition universelle. Dans cette exposition il y aura le pavillon Rhône-Alpes et là les projets sont à l'étude : on est en train de réfléchir à celui que je vais déposer, ça va bientôt être un travail avec des musiciens locaux, c'est-à-dire le mélange tambour français tambour chinois, et puis il faudra voir si on peut faire des choses dans les airs puisque c'est notre façon d'appréhender l'espace.

Jingle défi photo

Présentateur :

Enfin Grégoire Simon, l'un des piliers du groupe « les Têtes raides », nous donne sa définition du dialogue interculturel.

Grégoire Simon :

La musique c'est un truc qui se partage, comme la parole. C'est être obtus, que de ne pas voir que toutes les musiques sont là, à nos portes. La musique c'est vraiment la chose qui est la plus accessible aujourd'hui. Notre musique à nous est imprégnée forcément des musiques des autres mais aussi des vies des autres. Quelque part, ce sont les gens qui nous donnent l'énergie d'être ce qu'on est et il est normal qu'on restitue aux gens l'énergie qu'ils nous donnent.

Il vous arrive d'aller dans d'autres pays de faire des tournées européennes ?

On a fait quelques tournées et puis c'est vrai que les tournées musicales quand elles sont organisées à l'étranger, elles sont organisées par qui ? Par des agences françaises, par les « politiques », par la francophonie, ce qui est contradictoire avec le propos qu'on peut tenir : on ne défend pas une langue, on ne défend pas quelque chose en particulier, on essaie de lier quelque chose à des gens et il faut parfois s'assurer que ce que l'on dit peut être entendu par les gens que l'on vise. En l'occurrence, c'est monsieur tout le monde, madame tout le monde. Si tu vas en Afrique, je ne suis pas sûr que tu puisses jouer là où tu veux.

Est-ce que vous vous imprégnez d'autres influences ?

L'influence, c'est de parler avec les gens, c'est d'écouter la musique. Quand on se balade, il y a de la musique africaine, de la musique européenne, de la musique américaine, de la musique asiatique, on s'en imprègne et de là à dire que cette note-là vient... on n'est pas capable. Ça se bâtit comme la culture avec les bouquins que l'on lit, les films que l'on voit, les rencontres que l'on fait, les pièces auxquelles on assiste. C'est ainsi qu'on bâtit notre identité, à travers ces cultures, par l'ouverture à la culture. En tout cas, s'il y a une réponse à donner à la peur de l'autre, c'est bien l'éducation à la culture.

Jingle de fin